



Syria
Archéologie, art et histoire

87 | 2010
Varia

Ephraïm STERN (éd.), *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land.*

Jean-Louis Huot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/720>

DOI : 10.4000/syria.720

ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010

Pagination : 361-363

ISBN : 9782351591697

ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Jean-Louis Huot, « Ephraïm STERN (éd.), *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land.* », *Syria* [En ligne], 87 | 2010, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/720> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.720>

métier est assimilée à la moisson, naissance et mort à la fois, selon un cycle de renouveau perpétuel. Un système savant d'oppositions croisées (sec/humide, masculin/féminin, lumière/obscurité) explique certains paradoxes : le métier à tisser, instrument des femmes, est installé à l'étage, dans la partie noble de la maison, mais qui est aussi la partie masculine. « Dès lors que l'on a pris conscience du fait, on entrevoit tout l'aspect vain d'un discours archéologique exclusivement fondé sur des faits matériels et l'on comprend mieux ainsi pourquoi certains points de vue et arguments sont incompatibles entre eux » (p. 354).

L'auteur cherche alors, dans « Tissage et Mésopotamie », à retrouver, dans l'iconographie essentiellement, quelques-uns de ces éléments symboliques, en particulier la notion de cycle, cette dernière n'apparaissant pas en fait de manière évidente dans la documentation. Le tissage est-il une métaphore de l'existence ? Certains documents pourraient effectivement le montrer, même si la démonstration ne me paraît pas toujours convaincante ou si certains rapprochements peuvent paraître un peu rapides et insuffisamment fondés³. La présence, dans certaines tombes, du matériel nécessaire aux travaux du fil (fuseaux, fusaïoles, quenouilles...), peut s'expliquer s'il s'agit de sépultures féminines, mais elle peut d'une manière plus générale renvoyer à l'idée d'une re-naissance. Peut-on d'autre part faire une lecture « politique » de certains documents, où le « roi-prêtre » urukéen est responsable du « tissu social » et intermédiaire entre les hommes et les dieux (cf. fig. 106) ?

Les dernières pages avant la conclusion de l'ouvrage montrent les liens étroits que l'on peut déceler entre le tissage et le monde des dieux, entre

tissu ou métier et temple, donc avec la divinité elle-même et l'univers du sacré.

La synthèse des acquis dans les divers domaines explorés est présentée dans la dizaine de pages de la conclusion, de même que les limites de l'investigation, les incertitudes et les pistes restant à explorer. Le métier vertical à pesons, par exemple, serait bien antérieur à ses représentations et remonterait sans doute à l'époque de Halaf, associé au développement de la laine, et concurrencé au III^e millénaire par le métier à deux ensouples. Alors intervient aussi une certaine spécialisation du travail, où les hommes (ils apparaissent dans l'iconographie) travaillent sans doute dans des ateliers contrôlés par le pouvoir. Les textes évoquent l'existence de l'*arua*, institution religieuse utilisant des femmes recluses tissant pour les temples, mais évoluant dans son recrutement et entrant en compétition avec les manufactures, lesquelles se développent particulièrement sous la III^e dynastie d'Ur. L'analyse a bien montré d'autre part que « c'est l'image qui dit réellement la pensée au seuil de l'histoire alors que les textes sont souvent allusifs ». La mise en évidence des liens intimes entre le travail du fil et le monde des dieux est sans doute l'un des acquis les plus inattendus de l'enquête.

Une bibliographie de 24 p. clôt cet ouvrage d'une grande richesse et particulièrement bien écrit, qui suscitera de nombreuses réflexions et ne laissera certainement aucun lecteur indifférent. Il ouvre la voie à d'autres types d'enquêtes, et il me paraît devoir constituer un indispensable livre de chevet (le format, très pratique, s'y prête bien), aussi bien pour les spécialistes du tissage ancien que pour les iconographes de l'ancien Orient, confrontés aux difficultés du système des images de l'ancienne Mésopotamie.

Dominique BEYER

Ephraïm STERN (éd.), *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, 5, Supplementary Volume, Israel Exploration Society, Jerusalem / Biblical Archaeology Society, Washington, 2008, 600 p., plus de 1 000 fig. n/b, 32 pl. coul., cartes, ISBN : 978-965-221-068-5.

Un volume supplémentaire n° 5 (environ 600 pages de texte et de nombreuses illustrations en noir et en couleurs) vient compléter, en 2008, l'excellente *New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land* publiée en quatre volumes en 1993 sous la direction du même E. Stern.

Ces quatre volumes s'ajoutaient eux-mêmes à l'*Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, dont les quatre volumes avaient été publiés en 1975-1978 sous la houlette, à l'époque, de M. Avi Yonah (décédé en 1974). On dispose ainsi, au bout d'une trentaine d'années, de neuf volumes de

3. Faire de la bêche de Marduk un ourdissoir (p. 362) demande au moins une argumentation plus détaillée et plus nuancée. En revanche, l'idée de naissance ou de renaissance, à propos de l'important sceau de la fig. 102-5, à partir de la représentation d'un métier à tisser, me paraît très satisfaisante.

notices archéologiques classées par sites, qui reflètent à merveille l'extraordinaire développement de la recherche archéologique en Israël (et, parfois, sur les territoires circonvoisins).

On pourrait s'interroger, aujourd'hui, sur la nécessité et l'avenir de ce type de publication traditionnelle, à l'heure du Web, de Google et autres Wikipedia. Mais les vieux outils semblent résister plus qu'on ne pouvait s'y attendre. Il faut bien reconnaître que la manipulation de ces ouvrages, parfois lourds, se révèle aussi, à l'usage, bien pratique et bien rapide. À travers cette succession de volumes, les articles ne se remplacent pas et les anciens ne sont pas périmés. Ils se complètent au fur et à mesure du développement des fouilles, en particulier durant la quinzaine d'années écoulées depuis la parution de quatre derniers volumes et sur les grands sites « traditionnels ». Parallèlement, de nouvelles entrées rendent compte des nouvelles entreprises de 1991 à 2005. Une abondante bibliographie (hélas imprimée en bien petits caractères !) accompagne ces notices. Pour mieux marquer la continuité entre ce volume et les quatre précédents, la pagination en est la suite normale. Le volume supplémentaire est donc paginé de la p. 1553 à la p. 2152. Il s'achève par une trentaine de planches en couleurs de bonne qualité, dont les légendes sont données curieusement deux fois, au début du volume p. xxiii et à la fin du volume, 2 152 pages plus loin. On notera, par rapport aux volumes précédents, l'existence d'une table des sites mentionnant les périodes attestées, de l'époque paléolithique jusqu'à l'époque ottomane (p. 2117 à 2125). Même sommaire, un tel tableau est fort utile.

Aucun autre pays du Proche ou du Moyen-Orient ne dispose aujourd'hui d'un tel outil. Tous les sites fouillés en Israël sont répertoriés. Ils ne méritent donc, parfois, que de courtes notices. En revanche, s'agissant des grands sites, on a affaire à de véritables monographies. Des chantiers comme Jérusalem, Megiddo, Dan, Dor, Hazor, Beth Shean, Ashkelon, Beth Shemesh, Tell es-Safi, etc. sont l'objet de traitements nourris. Jérusalem se taille la part du lion (35 p.), avec une entrée subdivisée en 22 chantiers différents (source du Gihon, piscine de Siloé, arche de Robinson, Saint-Sépulcre, etc.). Beersheba, déjà traité dès 1975, puis en 1993, est repris à nouveau, en particulier à propos du système hydraulique (fouillé en 1994). On pourrait citer également l'entrée Beth Shean, avec les fouilles d'A. Mazar de 1989 à 1996 sur le tell, les chantiers hellénistiques ou la forteresse médiévale. De même, Césarée bénéficie d'un gros article (fouilles de 1992 à 1998, pour toutes les périodes depuis Hérode). Chez les voisins, Pétra

bénéficie d'une abondante notice, (le grand Temple, les rouleaux carbonisés de l'église, etc.) S'agissant desdits voisins, on a parfois de la peine à retrouver ce que l'on cherche. Tell el-Kheleifeh est à trouver s. v. « Eilat Region »... Il n'y a qu'une seule entrée « Jordan » (p. 1840 à 1891), subdivisée selon la chronologie et la géographie. Les sites les plus importants de Jordanie ne sont donc pas appelés à leur entrée alphabétique dans le corps du livre. Dans ce domaine, les problèmes diplomatiques ou politiques bousculent probablement quelque peu les classements logiques. La limite des zones couvertes est sujette à un flou dont on perçoit facilement les causes.

Ce volume supplémentaire comporte aussi la présentation rapide de quelques découvertes épigraphiques récentes d'un grand intérêt : la stèle de Dan et sa désormais célèbre « Maison de David », ou l'inscription philistine d'Ekron (qu'il faut chercher s. v. « Tell Mique »), couronnement des quatorze campagnes menées sur ce site, un des plus grands de l'âge du Fer palestinien, par T. Dothan et S. Gittin de 1981 à 1996. Cette inscription, qui mentionne Ikausu, fils de Padi, un des rois d'Ekron mentionnés dans les Annales néo-assyriennes du VI^e s., porte le seul patronyme non sémitique mentionné dans ces Annales.

Sur certains sites, la notice de ce volume supplémentaire est la seule source de renseignements sur des travaux récents peu publiés. C'est le cas de l'important article sur Baniyas (p. 1587-1594), qui complète l'ancienne notice du vol. I de la *Nouvelle Encyclopédie* (p. 136-143). La grotte de Pan, au pied de l'Hermon, est connue et décrite depuis 1806, mais ce site célèbre (le sanctuaire du dieu Pan, le site du Panion, et la ville de Césarée-Paneas) n'a fait l'objet de travaux par les archéologues israéliens et américains que depuis 1967. Cependant, aucun des volumes annoncés par Z. Ma'oz en 1999 n'a paru. C'est donc à cette notice de la *Nouvelle Encyclopédie, volume supplémentaire n° 5*, qu'il faut recourir (notices de Z. Ma'oz, V. Tzsaferis et M. Hartal), pour être renseigné, comme le soulignait récemment J. Aliquot (dans *BAH*, 189, Beyrouth, 2009, p. 5 et n. 5).

En Israël, la recherche archéologique a toujours pris l'allure d'un sport national. Un développement économique frénétique, entraînant évidemment une activité non moins intense des bétonneuses, provoque une abondance de fouilles de sauvetage qui tentent — et souvent réussissent — à sauver l'essentiel. Le résultat est une surabondance de la documentation qui risque peut-être de submerger le public intéressé, sans parler du gonflement de la bibliographie. Des ouvrages comme cette encyclopédie trouvent dans ces phénomènes la justification de leur existence.

Mais il a fallu recourir à 163 auteurs différents (dont seulement deux Français...). Tout lecteur qui a pratiqué les volumes précédents de l'ancienne version et de la *Nouvelle Encyclopédie*, ne pourra donc se

dispenser de se procurer ce volume supplémentaire, belle et énorme entreprise qui devrait bien susciter, pendant qu'il en est encore temps, des entreprises similaires chez les voisins !

Jean-Louis HUOT

Hartmut KÜHNE, Rainer M. CZICHON, & Florian J. KREPPNER (éd.), *Proceedings of the 4th International Congress of the Archaeology of the Ancient Near East 29 March-3 April 2004, Freie Universität Berlin, Vol. 1 : The Reconstruction of Environment: Natural Resources and Human Interrelations through Time, Art History: Visual Communication, 642 p., Vol. 2 : Social and Cultural Transformation: The Archaeology of Transitional Periods and Dark Ages, Excavation Reports, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2008, vol. 1 : 24 x 17 cm, xxxv + 642 p., 497 ill., ISBN 978-3-447-05703-5 ; vol. 2, 24 x 17 cm, xxxiii + 446 p., 291 fig., ISBN : 978-3-447-05757-8.*

Les actes du 4^e ICAANE, réuni à la *Freie Universität Berlin* du 29 mars au 3 avril 2004, viennent d'être publiés par les soins efficaces de H. Kühne, R. Czichon et Fl. Kreppner. Ces deux gros volumes (respectivement 642 et 446 p.) reliés et imprimés de façon serrée, m'ont laissé un peu perplexe.

Nul doute que ce type de rencontres ne soit bénéfique, et d'abord pour les congressistes eux-mêmes. La liste des participants occupe près d'une vingtaine de pages : près de 600 congressistes, dont une petite cinquantaine de Français un peu perdus aux côtés de très nombreux Allemands et Italiens (une fois de plus, on sera frappé par le petit nombre de collègues originaires des pays étudiés), disent assez, par leur seule présence, l'intérêt qu'ils estimaient avoir à être là. L'inconvénient de ce nombre impressionnant de participants saute cependant aux yeux. L'énorme majorité des communications est constituée, en effet, de courtes notes (quatre ou cinq pages, de nombreuses illustrations souvent réduites, en raison de leur nombre, à des dimensions de timbres-poste peu utilisables, sans parler de plans ou cartes souvent illisibles) qui sont visiblement des résumés de brefs discours, voire de *posters*. De plus, malgré la diligence des éditeurs et de la maison d'édition dont la réputation n'est plus à faire, ces actes sont mis à disposition, en raison de leur lourdeur même, presque cinq ans après la tenue du congrès. Cela rend probablement obsolète une partie importante des notices consacrées à des fouilles en cours et pose la question de l'utilité de cette forme de publication.

On sait l'origine des ICAANE, issus de l'hypertrophie devenue redoutable des Rencontres Assyriologiques Internationales. Ces dernières, nées dans les années cinquante (A. Spycket le rappelait récemment), ambitionnaient de faire se rencontrer tous les ans archéologues et assyriologues spécialistes du Proche-Orient ancien. Elles « tournaient » de ville universitaire en ville universitaire, avec un retour

périodique au Collège de France de Paris, lui-même à l'origine de la manifestation et qui en exerçait, de manière assez informelle, la tutelle. Quelques dizaines de participants... En 1964 (date de ma première participation à ces *Rencontres*), des séances uniques réunissait durant trois ou quatre jours la totalité des congressistes dans une seule salle du Collège de France, de taille très moyenne... Cependant, au fil du temps, l'inflation du nombre des présents (reflet heureux, par ailleurs, du développement rapide de nos disciplines) rendit inévitable la séparation d'une telle manifestation en deux réunions distinctes. Si les assyriologues, dont le nombre grandissait, se retrouvaient avec joie, les archéologues travaillant au Proche-Orient, de plus en plus nombreux également, souffraient sans le dire, ou en le disant, d'être parfois considérés comme des « illustrateurs » annexes, voire périphériques ou marginaux, des nobles recherches de nos collègues cunéiformistes. D'un autre côté, lesdits cunéiformistes ne se sentaient pas forcément intéressés, ce qui était bien compréhensible, par des mises au point sur les époques néolithique ou chalcolithique... Lors de l'ouverture d'une *RAI* sur *La femme dans le Proche-Orient ancien*, l'un des organisateurs, et non des moindres, remerciait dans son introduction ses collègues archéologues d'apporter des informations bienvenues sur l'évolution des coiffures ou des vêtements féminins, caricaturant ainsi, sans le vouloir ou même s'en rendre compte, une recherche archéologique encore conçue, dans son esprit, comme une activité simplement illustrative. Malgré une organisation des *RAI* bientôt structurée de façon plus moderne, la séparation devenait inévitable.

Elle eut lieu à l'instigation de nos collègues italiens et la ville jumelle de Paris organisa, à la *Sapienza* de Rome, un premier et mémorable ICAANE. Sous les pins et à l'ombre du Capitole, ce premier ICAANE (1998), bientôt publié, fut un franc succès. On choisit sagement un rythme bisannuel et le second eut